

Christophe Charles *

« Au commencement était l'acte. » C'est sur cette assertion que nous en sommes restés la dernière fois avec Ghislaine Delahaye et Bernard Toboul.

Lacan venait d'introduire le signifiant chinois *wei*¹, qui en tant que verbe signifie « agir » et en tant que conjonction veut dire « comme » ou « en tant que ça se réfère à telle chose ». C'est un « plus-verbe », dirait-il pour bien souligner le pouvoir spécifique de ce verbe pour représenter l'opération de la métaphore, puisqu'il agit et représente dans le même mouvement de son énonciation, il per/forme, sorte de quintessence de l'agir métaphorique.

Mais à la toute fin de la leçon, Lacan revient sur l'agir métaphorique et il termine son propos sur le fait qu'il suppose que son maître chinois Mencius, « *dans ce qu'il disait*, il savait probablement une part de choses que nous ne savons pas quand nous disons la même chose » (p. 53, je souligne). Il poursuit avec l'idée que nous pourrions apprendre de Mencius à partir de ce point « de soutenir la métaphore dont nous suspendrions l'action »...

Soutenir la métaphore et la suspendre. Cela m'a évoqué la dimension de l'acte interprétatif donc, au sens lacanien du terme, où l'interprétation vise autre chose que le sens, et ce à partir d'un effet suspensif, un arrêt dans la course au sens, qui laisserait chance à ce qu'« une part des choses, *dans ce qu'il dit* puisse se savoir ».

En fait, Lacan avait déjà évoqué la question de la suspension lorsqu'il avait introduit le signifiant *wei*. Il l'avait immédiatement associé au *wu-wei*, c'est-à-dire au non-agir, à la suspension de l'action (p. 47).

Est-ce pour nous faire entendre que la métaphore n'est compétente à représenter « qu'en tant que » métaphore, et rien d'autre, étant toujours dans le registre du semblant ? La suspension pourrait-elle laisser entrevoir autre chose qui ne serait pas du semblant ?

Sur ce point, Lacan, avec Mencius, n'est pas linguiste, et s'il reconnaît la compétence d'une langue à représenter la nature, elle ne peut la dire telle qu'elle est. Pas de possibilité d'attraper la véritable nature des choses par le signifiant, qui n'est que semblant.

Nous sommes restés la dernière fois sur la question de la compétence de la langue, compétence que Lacan semble consentir aux linguistes, non sans avoir juste avant précisé que la « linguistique ne peut être une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher ² ».

Lacan précisait aussi que « la psychanalyse (j'ajoute : au contraire), elle, se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore », et je vous propose de retenir cette idée du déplacement, qu'il reprendra plus loin dans sa leçon sous la forme d'un discours suffisamment développé.

S'il laisse la compétence aux linguistes, celle d'un savoir universitaire sur ce qu'est une langue, c'est pour mettre l'accent sur la performance qui serait davantage du registre de la psychanalyse et qui concerne l'acte de la parole, la capacité de création, à partir d'une langue, dans un discours suffisamment développé.

Lacan dit : « Je suis en train de la faire la performance. » Dans le dictionnaire de l'Académie française, concernant la signification de performance en linguistique, nous avons : mise en œuvre dans un énoncé de la compétence linguistique d'une personne. La performance serait donc une pratique, un accomplissement, d'exécution, un « faire en plus » à partir d'une compétence.

Lacan ajoute que « la seule chose intéressante *est ce qui se passe* dans la performance à savoir la production d'un plus-de-jouir, du vôtre et de celui que vous m'imputez quand vous réfléchissez » (p. 48, je souligne). Nous commençons donc la lecture de notre chapitre de ce soir avec une affirmation bien lumineuse de Lacan : réfléchir produit du plus-de-jouir ! Lacan s'amuse au passage de l'effet de jouissance produit sur son auditoire qui s'essaie à comprendre et réfléchir à ce qu'il dit !

Ce qui l'intéresse, c'est ce qu'on peut en faire, de cette production. Lacan parle de la considérer comme un plus de jouir qui (vous) « presse » (p. 48), où peut s'entendre l'équivoque, celle d'être pressé, l'impéiosité, et le fait d'être pressurisé. On s'éloigne de la compétence. Ici, le discours produit quelque chose en plus, un plus-de-jouir qui presse.

C'est à partir de là qu'il prétend nous amener quelque part. Il introduit alors la question de la métonymie, qui sera le moteur de ce déplacement. Où Lacan veut-il nous amener ? « À peu près n'importe où », poursuit-il,

ce qui n'est pas pour nous rassurer. Surtout lorsqu'il prétend nous « garder là, bien rangés, bien serrés, bien pressés les uns contre les autres » (p. 49), ce qui m'évoque de prime abord les moutons de Panurge, ce bétail qui suit sans réfléchir. Sont-ce des propos méprisants adressés à ses étudiants, les *astudés* du discours universitaire qui viennent l'écouter... au risque d'être menés par le bout du nez à peu près n'importe où ? Je ne crois pas...

Ce plus-de-jouir qui presse, du fait que son auditoire réfléchit, c'est à ce niveau-là, nous dit Lacan, que se fait l'opération de la métonymie, le fameux « toutes voiles dehors ³ » dont il parlait précédemment, un « toutes voiles dehors » qui permet ce déplacement. C'est avec ça qu'il entend opérer. Pas avec un mouton suiveur qui ne réfléchit pas, mais avec un étudiant qui réfléchit, ce qui produit de la division, en place de plus-de-jouir comme l'écrit le discours universitaire.

C'est à cet endroit qu'il situe la métonymie comme opératrice du déplacement, mais curieusement il en parle comme d'un « support » au plus-de-jouir, pas sans signaler au passage sa méfiance envers la notion de support, dont il dit qu'il est matière « aux pires extrapolations » avec quoi se fait la psychologie (p. 49). Parler de la métonymie comme support paraît paradoxal puisqu'un support est censé rester fixé. C'est ce que fait la psychologie, qui fixe et explique dans un discours bien ordonné et articulé ce qu'il en est de la nature des choses.

Ici, le support n'est peut-être pas à considérer comme un socle sur lequel on reste posé. Je propose qu'on l'entende comme ce qui supporte le plus-de-jouir, ce qui le constitue et le maintient dans sa nature de jouissance, du fait même que ça échappe, ça fuit, c'est glissant... Il le supporte au sens qu'il l'encourage, au sens anglais du terme *to support*.

À suivre Lacan, c'est la métonymie qui permet ce développement, ce qui est conforme à ce qu'il a pu enseigner auparavant sur la métonymie et la métaphore. La métonymie, par nature, permet d'aller n'importe où, elle glisse, s'échappe, fuit et est sans arrêt, sans *mapping*. Au contraire, la métaphore, elle, fixe et localise.

Lacan donne une indication de là où ça pourrait nous mener : « Nous essayerons d'articuler la fonction du *yin* » (p. 49). C'est donc le *yin*, la question de l'essence du féminin, qui est à l'horizon ! Il ne fait que l'évoquer dans cette leçon.

Ce qui compte pour l'instant, c'est de ne pas en rester à ce qu'il appelle « ce petit badinage » de la relation d'objet. Cette relation d'objet qu'il avait dégagée, en son temps, de l'expérience freudienne, « qui ne nous mènera pas assez loin », dit-il en précisant que « ça ne suffit pas ».

Il nous invite à nous intéresser à la fonction du « plus-de-jouir qui ne peut être détectable que dans un discours développé » (p. 49). Qu'est-ce qu'un discours développé ? Lacan ne l'explique pas. Il revient à plusieurs reprises dans ce passage de la leçon sur une « logique sous-développée », sur un « discours développé », en parlant tour à tour du discours capitaliste, du discours du maître, de messieurs Nixon et Houphouët-Boigny.

Si tout discours produit de la jouissance et rate à dire la vérité de ce qui le cause, peut-on considérer d'une certaine manière que tout discours est par structure insuffisamment développé, qu'il pourrait faire (encore un peu) mieux, un peu plus, au regard de l'enjeu, celui d'attraper le réel en cause qui souffre à se dire ?

Qu'entend Lacan par « suffisamment » ? Il nous indique que c'est dans un tel discours (suffisamment développé) que peut se détecter la fonction du plus-de-jouir. Détecter la fonction, ce n'est me semble-t-il pas uniquement repérer qu'il s'y trouve, c'est vérifier sa mise en fonction, son opérativité. La métonymie (socle qui supporte, encourage le plus-de-jouir) serait alors convoquée pour permettre que le discours se développe suffisamment, qu'il n'en reste pas là, qu'il ne tourne pas en rond.

Ici, ce n'est pas la métaphore, fût-elle celle de l'action ou de la suspension, qui intéresse Lacan, c'est la métonymie et son pouvoir de déplacement.

Alors se pose une question pour moi : un discours « suffisamment » développé serait-il un discours qui tenterait d'aller au-delà du sens, qui n'en resterait pas à l'effet plus-de-jouir du ratage, qui viserait à n'être pas (que) du semblant ?

Lacan parlera plus loin du *ming* et du décret du ciel : « C'est comme ça parce que c'est comme ça » (p. 52). Certes, on peut en rester là... mais il se trouve que Freud a découvert le symptôme, c'est-à-dire ce qui fait signe que ça ne colle pas, et que pas tout du symptôme n'est saisissable avec l'opération langagière.

Dans ce séminaire, on s'éloigne me semble-t-il de la conception des discours du séminaire précédent (*Séminaire XVII, L'Envers de la psychanalyse*) et de « Radiophonie » (1970), où l'accent avait été mis sur la structure, les places bien définies et fixées, et où le discours est essentiellement traitement de jouissance pour faire lien social. Ici, c'est la production du plus-de-jouir qui intéresse Lacan, ce qui nous oriente davantage vers le réel en cause. C'est comme cela que je comprends l'intérêt qu'il semble porter à son auditoire en tant que « plus-de-jouir pressé ».

Il s'agira dans le discours universitaire de considérer suffisamment, à sa juste valeur, le plus-de-jouir de la division subjective du sujet barré produit à partir de l'*astudé*. Le détecter, dit Lacan, c'est-à-dire le repérer, mais aussi peut-être lui donner toute sa place, ne pas le recouvrir de sens, afin qu'il s'inscrive autrement dans un discours à développer, en prenant appui sur l'opérativité de la métonymie.

Ce que ne fait pas le discours capitaliste, qui tourne en rond sur lui-même et forclôt la question de l'amour et de la différence des sexes. Par nature il ne peut pas être développé, car le plus-de-jouir qui y est produit est réinjecté dans le discours, sans place définie, donc non détectable, poussant à la course effrénée à la jouissance. Le capitalisme produit du sous-développement et sa logique est du registre du sous-développé. Il précise même que « l'extension du capitalisme véhicule le sous-développement » (p. 50).

Parlant de la logique sous-développée, il considère que « M. Nixon c'est en fait M. Houphouët-Boigny en personne », façon de dire, me semble-t-il, que le sous-développement n'est pas qu'une affaire de niveau de vie, et que la logique est la même pour les deux, celle de maintenir en l'état, d'en rester là. Pourquoi associe-t-il ces deux présidents de deux nations aux niveaux de vie si différents ?

Houphouët-Boigny a été président de la Côte d'Ivoire jusqu'en 1993, pendant vingt-trois ans. Lacan fait-il allusion à la logique capitaliste, déjà en cours à l'époque, de maintenir sous-développés les pays africains par les pays occidentaux afin de prélever leurs richesses ? Et ce sans que cela soit détecté, ou plutôt dénoncé, sorte de fatalité, la plus-value que se fait l'exploitant n'étant pas dénoncée – c'est comme ça parce que c'est comme ça.

Quant au président américain, cela concerne la façon dont il aurait été analysé (de façon sous-développée), c'est-à-dire, si je comprends bien, ne se serait pas inscrit dans un discours analytique suffisamment développé, qui en serait resté au sens métaphorique du symptôme, au déchiffrement, sans aller suffisamment loin, la question du réel de la jouissance ne pouvant être abordée. Lacan est très critique à l'endroit de cette analyse de Nixon qu'il qualifie de sous-développée, et il est radical : c'est incurable, c'est-à-dire que c'est fixé et ne peut plus être mobilisé.

Lacan nous propose pour terminer sa leçon de considérer le sujet dans son rapport avec la nature, le *xing* et le *ming*, le décret du ciel (p. 51-52). Pourquoi introduit-il ici ces deux signifiants ? Pour nous dire que ce qui est du registre du *xing*, de la nature, là où cavalent les signifiants, ça ne va pas, c'est sous-développé. Le signifiant, qui est du semblant, ne dit rien en soi.

C'est du côté du *ming*, du côté du discours, du décret du ciel, que l'homme peut s'essayer à la connaissance, mais là aussi, Lacan ne le dit pas explicitement, je le déduis logiquement, c'est sous-développé. Il fut un temps où cela n'avait pas de conséquence. On pouvait se contenter d'un « c'est comme ça parce que c'est comme ça ».

C'était avant que la science ne pousse et qu'on cherche à savoir, avant que Marx donne ses lettres de noblesse au capitalisme et surtout avant que Freud n'ait repéré le symptôme comme signe que quelque chose ne va pas et auquel le sujet ne comprend rien. Car les hystériques qu'il écoutait témoignaient bien combien le décret du ciel ne pouvait leur convenir concernant principalement la question de leur être femme, de leur *yin*. Avant tout cela, c'est le décret qui dit ce qui est, on en reste là.

Mais avec la science, Marx et Freud, il se trouve qu'on peut ne pas en rester là et je vous propose de considérer les « curieux petits tours de jongleries et d'échange » que l'homme fait entre le *xing* et le *ming* (p. 52) comme une tentative, certes vaine et pathétique, de se débrouiller avec l'impossible du fait que le discours ne peut dire la véritable nature des choses, le réel donc, puisque toujours discours du semblant.

Les tours de jongleries seraient-ils à mettre au compte du symptôme, à concevoir comme une tentative de traiter la jouissance produite par le discours, qui reste toujours sous-développé, impropre à rendre compte de la réelle nature des choses, notamment celles de l'homme et de la femme ?

*[↑](#) Commentaire de la seconde partie de la leçon III du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 48-53, à Paris, le 8 février 2024.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 47.

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 46.

3. [↑](#) *Ibid.*